



1 DESSIN = 1 THÈME

par SÉBOÛN

GABRIELLE DUMOULIN

UN BRAQUE BOUC

Tour nou touk, tour nou touk,
Sang dans la pantouk,
Le soulier est trop petit,
La vraie fiancée est encore au logis.

A son chien, le spahi crie,
Cherche la vraie fiancée, Malbrough,
Sens sa pantouk,
La vraie fiancée loge par ici.
Sens ses pieds, ses pieds de mouk,
Elle loge dans le souk.

Le chien glapit, une fiancée il a senti.
Tour nou touk, tour nou touk,
Fiancée sur la Grande Place, sortie de son logis.
Le chien aboie et rit, elle a les pieds petits.

Fiancée,
Je vous prie,
Le soulier verni,
Enfilez votre pied ici.

Le spahi gémit.
Tour nou touk, tour nou touk,
Sang dans la pantouk,
Le soulier est encore trop petit.

Grande Place, le chien erre,
Des grands pieds a la moukère.

Tour nou touk, tour nou touk,
Tour nou touk, re tour nou touk
Le tourni,
Le chien a pris.
Coin de la place, il chie.

Naredinmouk bon sang,
Crie le spahi,

Tu sens le bouc.

Tu chies,
Braque bouc.
Mais si tu chies,
Tu flaires que tchi.
Quel souk.

Va te laver le poil-bouc,
Ou ras, va me chercher la mouk.

L'OUTARDE

CENDRILLON S'EN VA-T-EN GUERRE

Il était devenu très difficile de trouver chaussure à son pied à cette ère-ci du nucléaire. John ne cessait de se le répéter, jour après jour, jusqu'au jour où sa joue tomba contre le nez de Malika.

Plusieurs années auparavant, avant que l'on ne se calefrete derrière les paravents atomiques, avait-il rencontré deux personnages loufoques, "Les Fautifs", des clowns en quelque sorte qui, derrière leur écran Macintosh année 89, mimaient le mariage d'un hamburger et d'une merguez (nda : "Les Fautifs", refusant toute implication visionnaire et parce qu'ils craignaient d'être taxés d'opportunistes, abandonnèrent cependant ce spectacle prometteur aux vues des événements que l'on sait.). C'est à tout cela que pensa John lorsqu'il rencontra Malika, à cet avortement, cet impossible mariage, cette faute et cette faim lancinante de la femme tandis que la salive affluait dans sa bouche, torrentielle. Malika portait sur son visage, en étoile, les marques des multiples mesures préventives qui furent administrées en masse lorsqu'au centième cas recensé on décréta l'entrée du monde dans la nouvelle guerre. Malika faisait partie de cette population "à risque" que l'on traita alors de manière visible sur la joue droite. John lui s'appela John et cela même se voyant ses vaccins furent effectués à l'avant bras.

Dans l'abri du 11 décembre (en référence encore aux événements que l'on sait) la fête battait son plein. L'alcool est la seule rédemption hurlait-on avec allégresse. John dansait depuis 66 minutes quand, à la soixante-septième, il glissa sur la dalle moite entraînant dans sa chute une jeune fille au talon trop haut et dont il mirait les hanches depuis qu'il s'était rapproché de sa nuque trois minutes auparavant. C'est ainsi que sa joue se retrouva contre le nez de Malika. "Pardon", dit John ému. Malika sourit et ils se relevèrent mutuellement. C'est peut-être à ce moment là que John pensa au mariage du hamburger et de la merguez. Mais alors qu'il se perdait dans le trou noir sans fin des yeux charbon de sa princesse, la sirène retentit. Les alertes étaient fréquentes depuis que l'Alliance de Gord avait rejoint l'Armada du chien blanc. John n'y prêtait plus guère attention mais il fut saisi d'un sentiment étrange, proche du déchirement, lorsqu'il vit Malika se dégager vivement de son étreinte, trébucher, perdre une de ses chaussures, se relever affolée, courir au loin puis disparaître derrière le réservoir d'entrée. John ramassa la chaussure noire de Malika et s'élança à sa poursuite en direction de l'abri du 11 février. Pourquoi avait-il choisit cette direction plutôt qu'une autre ? Pourquoi n'était-il pas allé vers l'abri du 11 novembre qui menait lui-même à celui du 11 octobre ? Cela il ne cesserait de se le demander quand, après 2 heures de course et 6 heures d'errance éperdue dans les dédales de la cité souterraine, il dut s'avouer que Malika avait disparu. Seule restait cette chaussure noire. John sourit à l'idée que peut-être se jouait pour lui la grande histoire de Cendrillon. Un quelque chose s'immisça alors dans son cœur et ce quelque chose ressemblait à de l'espoir. Il prit une décision : il lui fallait trouver une monture et devenir le prince auquel la promesse était destinée. Et afin de mettre toutes les chances de son côté, il prendrait avec lui sept hommes pour faire office de nains. C'est ainsi que naquit le Commando des forces spéciales John-Malikav'itch. Qu'un homme se lançât corps et âme dans la lutte était devenu chose rare depuis que le conflit avait disséminé 65 % des générations anté-11 décembriennes. Que cet homme emmène avec lui sept mercenaires croisés bien plus encore. Nous ne sûmes jamais quelles furent les armes de persuasion de John. Ni pourquoi il s'acharna dans le monde d'en haut où ne pullulaient plus que les colonies d'arachnides pulmonaires. Certains diront que Malika ne pouvait réapparaître dans la vie souterraine or il me semble que cette logique là fut fatale à John. Refusant de retourner dans les abris, il passa quarante jours dans le désert supérieur lorsque, à l'aube de la quarante-et-unième nuit, il vit poindre au loin une lueur en forme de cucurbitacée. John hurla, bondit sur sa monture et se rua vers la providentielle citrouille. Dans sa course, il ne perçut pas la transformation du légume en champignon gigantesque, champignon qu'il aurait dut pourtant reconnaître, l'arme nucléaire étant

la cause essentielle de l'exil de ses pairs sous terre. John mourut donc, bien plus victime d'une hallucination que d'autre chose. Il est certain que, malgré les nombreuses incohérences qui nous sont apparues au fil du récit de la vie de John, nous restons catégoriques quant à son dénouement : il ne peut en aucun cas être ici question - comme certains l'ont insinué - d'un acte désespéré, rejet de toute appartenance à l'espèce humaine. En ce jour du 11 décembre - date anniversaire des événements que l'on sait - nous voulions réhabiliter la mémoire de John. C'est chose faite.

VALE POHER

LES LENTES SORTIES DES RANGS

Ce n'est plus une place, c'est une cour. Ce n'est pas un jour férié mais c'est pourtant le grand défilé. Les voilà qui s'alignent. En rang. Tout a été passé au peigne fin. Nous, on ne tient pas en place. Et voilà que tu t'agites. Et voilà qu'on court maintenant. Autour, le grand troupeau. Et puis voilà que tu me prends la main. On joue à saute-mouton. Les poux restent dans nos cheveux c'est bien là qu'ils sont le mieux.

Ma petite. Petite C., pleine de vie. Tu regardes les autres. Ce que tu aimes, c'est regarder les autres. Surtout ceux qui sont amoureux. Tu cherches leurs ailes. Tu ne les vois pas. C'est normal, ils n'en ont pas. Approche toi lentement de moi, viens dans mes bras, il y a tellement longtemps que je ne t'ai pas serrée comme ça. Je glisse un mot dans ton oreille, il descendra jusqu'à ton cœur, j'espère.

Derrière toi. Oui juste derrière toi.

Tu as des ailes et tu ne le sais même pas, et tu ne les sens même pas. Elles ont poussé sans même t'attendre. Tes ailes de plumes et de tout ce que tu veux, c'est toi, toi seule qui les a accrochées. Sans même les entendre.

On joue tous les jours avec l'audace, et puis on se plaint, parce qu'elle ne veut pas rendre ce qu'on lui a prêté. Ça fait partie du jeu : on joue les yeux fermés. On accepte de tout payer. On assume même si on a du mal à s'assumer. On flirte avec elle même si on sait pertinemment qu'elle a des mains énormes. Des mains trop grandes pour nos petites vies.

On cherche toujours chaussure à son pied. Mais tu sais, je suis comme toi, je préfère marcher pieds nus.

Ils se sont bien tous trompés. Le grand défilé. Les uns après les autres, ils débarquent, ridicules, la main dans la chaussure. Tu sais comme moi que cette chaussure est une simple chaîne, un chemin obligé, un leurre, un mensonge, un piège pour les petites filles, des murs pour les femmes qu'elles deviendront. Un conte avec une morale. Je vomis.

Cours petite C. Monte sur ce cheval. Regarde, il n'a pas d'étrier : on n'a pas besoin de chaussure à son pied, nous sommes des va-nu-pieds. La pantoufle est en vers : ils s'enroulent et la rongent lentement. Elle n'est qu'un simple tissu froid bouffé de tous les côtés. L'illusion d'un être vivant, l'illusion d'un objet rempli de sens.

Petite C. Petite cendre aux allures de braise. Les yeux toujours rivés du côté est. N'attends aucun cheval, fabrique le tien même si tu dois te cacher dedans. Je te serre encore une fois les mains. Déploie lentement tes ailes, elles ne demandent que ça. Je ne te demanderai rien, simplement, courrons encore une fois dans la cour. Gardons les cheveux en bataille, petite lente, et attachons-nous à sortir du rang.

BAAL

À LA FOLIE

ça y est
on déshabille les morts
on marche sur des fleurs séchées
des tapis d'herbe et de corps
mêlés à la mêlée

ça y est
on les empile on les colonne
on en fait de vains monuments
et que Dieu nous pardonne
même si on lui ment
s'il s'en étonne

ça y est
les autres nous ont laissé faire
on regarde tomber les statues
les tours et les quartiers d'affaire

nous sommes maîtres de la rue
il faut se taire

ça y est
le couvre-feu et la terreur
les femmes repliées dans l'ombre
sans visage sans bruit sans odeur
de grands fantômes sombres
hantent vos peurs

ça y est
l'amiante a pourri nos artères
on tue on lynche on décapite
on pend on pille on enterre
on brûle on égorge on évite
les lancés de pierre

ça y est
les armes ont conquis la cité
les chiennes se tordent aux ruines
la folie ne peut se juger
quand la délave la pluie fine
d'immenses lâchetés

ça y est
on déshabille les morts
on marche sur des fleurs séchées
des tapis d'herbe et de corps
mêlés à la mêlée.

BAKÉLITH

LA FÊTE NATIONALE

J'ai vécu quinze ans sur la place, un lieu de rendez-vous comme un autre où l'on se dévisage plus qu'on ne se trouve. Quinze ans passés à observer son actualité misérable, juché sur un gros emperruqué chevauchant à l'antique. Je suis son gamin des rues, son biographe, sa mémoire, et j'en ai vues des manifestations : les motards en colère, les lycéens en mal d'avenir, les inconnus sans reconnaissance... Mon défilé préféré reste celui du 14 juillet, quand tous ces hardis s'exhibent fièrement dans leur uniforme impeccable. La masse colorée occupe l'espace dans une cadence savamment orchestrée, comme dans un kaléidoscope qu'on laisse tourner de peur que la magie ne s'arrête. J'ai toujours aimé la mécanique compliquée et l'esprit des corps, c'est pour ça que je me suis engagé dans l'armée. Le 14 juillet est devenu ma part de gloire.

Au moment de fouler le sable rouge de la place pour la première fois, l'onde nous unit dans une même excitation, ce sentiment incroyable de ne faire qu'un et d'être partout à la fois. Je vois l'enfant qui agit son drapeau derrière moi, le gradé sur la tribune et la femme qui sourit à mon passage. J'entends le chien aboyer sur la fanfare, les applaudissements des passants et le dé clic des appareils photo.

Quand le coup de feu est parti, les cris et les piétinements ont remplacé les trombones et nos pas cadencés. Le gradé, la femme et l'enfant se sont noyés dans la foule au milieu des coups de poing et des regards apeurés, laissant sur le sable leur drapeau, leur képi et un foulard. Ils ont gâché mon beau défilé.

DARX LE HIBOU

CORNU VEUF CORNU

La place Beaujardin se livre à des cadences martiales et aux mixtions canines. Mon escouade déverse ses regards chargés de plomb sur la ville engourdie. Moi je cherche mon fusil. Je l'ai laissé dans mon lit avec ma femme j'espère qu'il n'était pas chargé.

Une femme avec un fusil... on ne sait jamais ce qui peut lui passer par la tête.

Peut-être se le mettra-t-elle sous le manteau.

Elle ira braquer l'épicier arabe pour s'emparer de son stock de Selecto. Whisky-Selecto, vous n'avez jamais goûté. C'est délicieux pourtant.

« Oui Mon Lieutenant ! C'est bien moi »

Ma femme s'est fait sauter.

La cervelle... avec un pistolet. Elle n'a donc pas utilisé mon arme. C'est tant mieux parce que sans cela j'aurais pu avoir un blâme.

Et je n'ai plus d'elle qu'un soulier mais je le garde pour faire croire que c'est mon fusil comme ça les autres ne s'apercevront de rien.

Quant au petit boudin rose qu'elle a chié dans le caniveau, c'est pas mon fils. Les radiations m'ont stérilisé. Avec qui diable a-t-elle bien pu baiser ?

ÉRIKA FRIED

CEUX QUI M'AI MENT PRENDRONT LE TRAIN

J'ai perdu une de mes chaussures en descendant les marches du Palais Dictatorial. Il faut dire que j'ai quitté le bal un peu précipitamment. La fête battait son plein, mais une horde étrange de princes charmants avait soudain fendu la foule pour se lancer à mes troussees. Mieux valait ne pas traîner en ces lieux. Je n'avais pas tenu des propos assez politiquement corrects au goût du Grand Idéologue. J'avais oublié que les murs avaient des oreilles.

Je m'expose donc à de sacrées repréailles. Pour ne pas ralentir ma course éperdue à travers les rues sombres de la ville, je me suis vite débarrassé du seul talon aiguille qui me restait. Pauvre comtesse aux pieds nus ! Les pavés écorchent la plante de mes pieds.

Les mercenaires à la solde du régime ne feront preuve d'aucune pitié avec une Cendrillon de mon acabit. Le treillis leur procure une grisante sensation d'impunité, ils ont tous les droits et ils en profitent pour commettre les pires exactions. Tout le monde le sait et personne n'ose en parler.

Je m'imagine déjà ficelée sur une chaise, les yeux bandés, les poignets meurtris par des menottes et le corps criblé de brûlures de cigarette. Passée à la question. Torturée jusqu'à parvenir au seuil de la mort. Ces pratiques moyenâgeuses me donnent envie de vomir. L'Inquisition moderne n'a rien inventé : elle ne fait que s'inspirer de pratiques ancestrales. Elle a peut-être gagné en raffinement. Et encore... Comment oublier ce qu'ils ont fait subir à Pablo ? J'ai l'estomac noué par la peur.

Je n'en réchapperai sans doute pas non plus. Ceux qui m'aiment prendront le train pour m'enterrer à la cloche de bois.

LE THÉOLOGIEN DES DOLOMITES

LA PHOTO DE TONTON ALBERT

Il y a sur la commode dans la chambre de Mémé une photo de Pépé en matelot quand il était dans la Marine nationale. Elle est super chouette et je suis allé dans la cuisine le dire à Mamie. Mais elle s'est mise à pleurer. Bin merde alors. J'ai essayé de la consoler. Mais elle m'a repoussé. Je me suis mis à pleurer et je me suis enfui. En arrivant dans la grange, je me suis cogné contre les jambes de Grand-père. Il m'a demandé pourquoi je pleurais et je lui ai tout dit. Il m'a paru triste tout à coup et m'a tapoté la tête. Puis, il m'a envoyé chercher la laisse de Marcel et nous sommes partis nous promener. Ça, c'est super chouette.

Papy, il m'a tout raconté. Depuis le débarquement allié en Normandie, les troupes allemandes battaient en retraite. Elles devaient contenir l'avancée des Américains et des Britanniques et elles devaient faire face aux attaques incessantes de la Résistance. Quinze jours avant la Toussaint, un régiment de parachutistes allemands qui stationnait près de Ploba, se replia brusquement sur Brest. Sur la route de Pont-l'Abbé, ils tombèrent dans une embuscade des F.F.I. Plusieurs soldats furent blessés ou tués, quelques camions furent détruits. Les paras furieux se dispersèrent dans la campagne. Ils raflèrent tous les hommes qu'ils trouvèrent, les jeunes comme les vieux, et les entassèrent dans les camions.

Arrivés à Pont-l'Ab', les Allemands stoppèrent place de la République, firent descendre les hommes et les regroupèrent sous le monument aux morts, juste en face de la Mairie. Les paras mirent des mitrailleuses en batterie et ouvrirent le feu. Après, les officiers enjambaient les corps et tiraient deux ou trois balles pour être sûr de ne laisser aucun survivant. Effrayés par les détonations, les chiens hurlaient dans les jardins. Les soldats lançaient des grenades dans les maisons, pissaient sur les troncs des marronniers, volaient le peu qui restait dans les magasins : la nourriture, le tabac, une paire de chaussures.

C'que j'ai pas compris, c'est pourquoi Pépé il a pas été pris par les Allemands. Mais là, il a pas voulu m'expliquer. C'est quand j'ai été plus

grand que j'ai appris que ce jour-là, Pépé, il était à Fouesnant, dans le lit de la femme du pharmacien, la grand-mère à Geneviève. Mais, j'ai aussi compris pourquoi Mémé elle pleurait. Parmi les victimes, y avait le frère aîné de Mémé, tonton Albert, le matelot sur la photo.

THOMASOV

APPROCHES DU RÊVE - 1

Les images démultipliées de mon propre corps se projetaient à la surface de l'eau. J'étais un nénuphar translucide, ombre portée sur le miroir mobile d'une onde qui s'évapore. *La mission de résorption d'une entité cellulaire désolidarisée de son lieu d'initiation ne peut se faire que dans une extrême sollicitude du microcosme ambiant.* La menace d'échapper au présent par une perte concentrique de toute substance révolutionnait la notion même d'évanescence. Jusqu'à présent je n'en avais pas eu réellement conscience. *La symbolique du nombre ne devra en aucun cas céder au rituel ésotérique. Le chiffre sept prime pour une raison évidente : sécurité révélée. L'ordre ne serait se faire en dépit du symbole. C'est la condition ultime d'infiltration.* Ce n'est pas dans un rêve pétrifié par une multitude de pierres vicieuses que l'on pourra saisir ma nudité. Aucun double téméraire, métamorphose de troubles parasites ne pourra briser le silence spectral de ma peau. *Il est vivement recommandé de ne pas se laisser aller à la sensualité éphémère du rêve. Seule la pensée de l'objectif peut guider cette intrusion de l'irréalité décorative (I.I.D).* Ne prendre pied que par amour du geste et contour de mon corps. Traverser des océans de langueur comme on découvre l'intérieur d'une illusion. Tu n'es pas mon rêve. Ni le rêve de mon rêve. *Attention à ne pas rayer les pores - Il est vivement recommandé d'éviter tout contact avec l'architecture - Renversez le négatif des apparences.* J'invente ce labyrinthe dans lequel je me suis perdu, je rêve ce qui ne peut-être partagé, le mythe ou fantasmé de ma propre édification. Je suis murailles et forêts, l'objet délirant de tous désirs. Tu n'es plus qu'un rêve obscène, enfoui sous une montagne d'inconscience. *Il ne fallait rien toucher, ne pas céder au désir de l'objet. Vous êtes passé à côté de l'instant. Il n'était pas sous vos pieds, son regard perçait les doisons étanches de vos membranes intrusives. Il était à côté, en marge de toute recherche : objet, pierres et animal. Le symbole n'aura pas vaincu l'illusion.* Flotter comme on s'oublie. Revenir au corps transparent, ne penser qu'au délicat toucher d'une petite parcelle de chair, à cet espace rêvé du désir de rêve.

ANTON OTTERO

LA RÉOLUTION OTTAWA

C'est l'hiver, et particulièrement sur la route. Nous sommes trois dans la voiture. Je n'ai ni mon passeport ni ma carte de crédit sur moi. C'est Michel qui les a. Je viens d'embrasser Michel, il réajuste le col de sa chemise, il m'a toujours aimé à sa façon, par inadvertance. C'est Tom qui conduit. C'est un solide gaillard, un garçon du froid qui n'a pas de disposition pour l'ennui, il revendique la prospérité mentale et les cadeaux du ciel. C'est le seul homme heureux que je n'ai jamais envié. Il fait sa vie très bien, je crois, c'est un modeste, dans sa profession de chanceux.

Il conduit vite, il a le pied sur la pédale, il ne lui viendrait pas à l'esprit d'éteindre la radio. La musique classique, en général, me vide la tête, en mal. Chopin, Choubert, Choumane, c'est triste à dire mais les grandes familles en *che* me flinguent. L'homme avec qui je vécus autrefois s'appelait Brice, Brice Chenavard. Il avait des lunettes, des manies d'informaticien et traînait sa vie comme une anomalie. Je m'étais bien entendue avec sa mère, une petite femme commère et boulotte qui mourut dans son fauteuil en mastiquant des madeleines. A son enterrement, dans un cimetière d'ardoises et de glycines, Brice m'avait présenté à son frère : c'était Michel, il avait déjà ses petits yeux endormis, il m'a plu, comme d'un coup, ce n'était pas un Chenavard exactement mais un Perez, un Michel Perez parce que sa mère, comme toutes les femmes après la guerre, avait appris l'arrivée d'une main d'œuvre pas chère et pectorale avec un franc enthousiasme.

J'avais pensé : un Perez, ça m'ira très bien comme ça.

Il y a des écrans de fumée derrière les montagnes. Tom nous dit que les gardes forestiers font brûler les terres, ça aide les terrains, ça fertilise. Je n'aime pas ça, la campagne, ça rase l'espoir, il faut s'appeler Tom et confrères pour nicher dans une caravane et lustrer les étoiles. Ottawa. On va se plaie là-bas. Et comment vous allez faire ? me demande Tom (ce n'est pas Michel qui poserait des questions comme ça,

Michel ne pose pas de questions, ça ne lui viendrait pas à l'esprit de me demander comment je vais faire et comment je vais m'y prendre et comment je vais me débrouiller et comment je vais arranger mes affaires. Tom, si. Tom, ça vient tout de suite les questions. Et les réponses devraient s'empiler, là, dans l'instant.). On va se débrouiller, c'est tout. C'est tout ce que t'as à dire ?

C'est tout ce que j'ai trouvé. J'ai Michel. C'est déjà ça. Si Tom ajoute un oui mais, on va rater l'avion. Parce que Tom, s'il entreprend de serrer la discussion, il est capable de garer la voiture sur le bas-côté de la route et de placer la barre très haut, à hauteur des migraines. J'ai Michel et tu n'as pas à te mêler de ça. Clair, net, instructif. Tom regarde dans le rétroviseur pour s'assurer que Michel sourit à mon irritation, j'aime Michel, ce n'est pas compliqué de faire aussi simple, c'est lui qui règle mes notes de frais de déprime, c'est lui qui me tient en état d'alerte, toujours droguée à la vie. Il ne faut pas m'enlever ça, c'est la plus belle écharde que j'ai là, plantée sous le pied, et quand je marche je la sens, et son petit pincement au talon me fait du bien.

La route est longue, nous parlons peu, nous avons tout dit la nuit dernière : Michel ne veut plus vraiment aller à Ottawa, Tom referait bien sa vie avec cette vendeuse sénégalaise, pour ma part je n'ai jamais mis les pieds dans un supermarché. Tom ne me croit pas une seule seconde et je ne crois pas une seule seconde qu'il refera sa vie avec une sénégalaise. Mais quand Michel dit qu'il ne veut plus aller à Ottawa, plus vraiment, ça je veux bien le croire, il mettrait bien du sucre dans le kérosène des fois que l'avion ne décolle pas, au pire il détournerait l'attention des radars et s'en irait, tranquille, manœuvrant dans le cockpit. Tom, ce qu'il me dit. Tu es une gosse de riche gâtée, parce que à ma connaissance je vois personne qui ait jamais mis les pieds dans un supermarché. Un supermarché, t'as tout. T'a la bouffe, t'as les trucs pour le linge, t'as les slippers, t'as les nanas qui pèsent les fruits et t'as les mecs qui mettent une branlée au gosse, ça c'est une réalité sociale ma vieille. Putain, faut s'appeler Polio pour pas le comprendre. Le supermarché, ça été créé pour que les êtres apprennent à se ressembler parce qu'avant, avant le suffrage universel, ils avaient tous des moyens de pensée et de bouffe différents, ce qui rendait les choses insensées et iniques et puis on a fait la révolution, la révolution bordel, et on les a eus nos caddies. Un chariot par tête d'électeur, c'est la plus belle invention de l'homme. Et toi, de quoi tu te vantes : que t'as jamais foutu les pieds dans un supermarché ? Décidément je te plains. Je plains ta mère, ton père, tes aïeux mais je te plains, toi d'abord. Sur quelle planète vis-tu ?

Michel avait dit à Tom d'arrêter ses conneries, mais Tom voulait prouver que je menais une vie irréaliste, ouatée dans la nonchalance de mes principes. Et je m'escrimais à lui faire entendre raison, à lui expliquer que les choses n'étaient pas aussi simples qu'il l'imaginait, lui précisant par ailleurs, sans aucun effort de mauvaise foi, que si je ne me sentais d'aucune affinité avec les grandes surfaces, je pouvais très bien décider du jour au lendemain d'y faire mes courses simplement parce que je l'avais décidé. En revanche, si lui aventurerait sa vie dans le cœur d'une sénégalaise comme il l'imaginait, avec ses courbes aimables et ses lèvres retroussées, il pouvait s'armer de patience, les sénégalaises ont le cœur aristocratique. Tom n'avait pas relevé le poncif mais le défi que je soumettais à sa crédulité avec un œil vachard. Piqué au vif, il avait pris les clés de voiture, nous enjoignant de le suivre dans sa fâcherie gamine. Nous l'avions suivi sans trop savoir où il nous emmenait, et à Michel ça lui était égal de toute façon, à moi aussi ça m'était égal. Mais quand même.

Michel, Ottawa, la résine, les lumières façon sépia, sa tête entre mes seins, le bonheur presque apparent de Michel quand il m'annonça ça y est j'ai les billets et maintenant, à cet instant où il s'assoit à mes côtés, à l'arrière de la voiture, engoncé dans son silence, j'ai l'impression qu'il perdrait volontiers ces billets. Exprès. Je ne sais pas si c'est une bonne idée, Ottawa. Il l'avait dit à deux reprises à table, sous mon nez, sans s'en remettre à moi, c'était sa décision à lui de douter, d'envisager les trois mois à venir d'une façon étrangère. C'était peut-être le froid qu'il redoutait, l'imminence du froid, l'abatement des nuits, leurs sortilèges. Et Tom et ses supermarchés et ses réverences au caddie démocratique, Tom qui ne devrait plus boire comme ça et Michel qui ne devrait pas dire des choses comme ça, Ottawa, pas une très bonne idée, enfant gâtée, les slippers et les fruits, trois mois de congères.

Tom était froissé, vas-y mollo avec l'accélérateur, je te rappelle que tu conduis la voiture de Michel. Et Michel me serrait dans ses bras ou plutôt c'est moi qui le serrais très fort parce son manteau faisait du volume et que je n'aimais pas ça. Qu'est-ce que tu veux Michel ? Qu'est-ce que tu veux à la fin ? Je l'embrassais dans le cou, il regardait de l'autre côté, les yeux brouillés, freinant le son de sa voix juste pour dire : on ne devrait jamais poser de questions, seulement, sans question, il n'y aurait plus de mystère. Je ne t'aurais pas connu.

Et Tom qui disait qu'on était arrivé, Tom me visant : voilà, ma vieille, bienvenue sur terre. Il avait garé la voiture sur le parking d'un supermarché, coupé le moteur, il descendit à toute allure en laissant la porte ouverte tandis que les phares allumés jetaient un sort aux caddies emboîtés dans leur routine. Michel se mit à rire, d'un petit rire éteint qui n'avait rien perdu de sa séduction. Quand Michel riait, il pouvait être sûr que je riais avec lui, c'était plus fort que moi, son rire puis le mien. Tom se vexa et, planté sur un passage piéton, il reprit, sonore, ses lubies partisans. Michel et moi restions à l'arrière de la voiture, je le serrais, prenant en otage ses épaules raides, la seule disposition qui me donnait l'illusion de le posséder encore. Avec ma main, j'ai enfoncé son menton et je l'ai amené vers moi, lentement, de façon à retrouver son visage dans la trajectoire de mon regard. Il m'avait dans les yeux, entière, il a consenti à sourire, m'a embrassé, figeant son corps contre le mien, il m'a embrassé longtemps, j'aurais voulu que Tom meure à ce moment, juste à ce moment, et Michel a quitté ma bouche, il m'a regardé comme une bête traquée par un pilleur de chair. J'ai demandé à Michel ce qui n'allait pas, ce qui lui coûtait de ne plus être en désir d'Ottawa, ce qui manquait à l'exaltation du départ. Si c'est de Tom dont il s'agit, nous avons pris les mesures qu'il convient. Une personne viendra s'assurer chaque jour que tout se passe bien, qu'il a de quoi manger, de quoi vivre. Et ce n'est pas la première fois que nous partons. Toi et moi. Sans lui. C'est une question d'habitude et Tom s'habituerait à ça, il faudra bien. Et Michel crispa ses lèvres, articulant un silence vexé : il n'aimait simplement pas les manières d'ultimatum que je donnais à mes intonations et qui polluaient jusqu'à l'expression de mon visage.

Maintenant arrête ton cirque, Tom ! Et Tom était rentré dans la voiture, un peu penaud comme à chaque fois que Michel haussait la voix et Tom qui lui répondrait, entre les lèvres : t'as pas le droit de m'engueuler, pas le droit.

On a dormi dans la voiture, et c'est Michel qui, le premier, a rompu le sommeil.

La route était longue, pentue jusqu'à l'aéroport, les écrans de fumée derrière les collines fertilisaient les résidus d'un rêve qui m'avait maintenu dans un état d'ivresse paralysant : je m'étais réveillée, montée sur des escarpins hostiles à toute idée de fuite, assaillie par des hordes brouillonnées qui investissaient la place forte d'une ville : mais cette ville n'avait ni le charme ni la fringale d'Ottawa. C'était une ville sans nom, livrée à la vendetta frivole des armes et je me souviens que dans ce chaos policé je ne pensais à rien, que j'étais incapable de me dire il faut partir, j'étais là, ruinée par l'indécision que le cri des balles, à l'occasion, venait tranquillement ranimer.

Nous sommes arrivés à l'aéroport. Les bagages étaient restés, confus, dans le coffre de la voiture et une fine rosée, encouragée par une isolation aléatoire, avait déposé ses perles étoilées sur le tissu des valises. Je ne sais pas pourquoi mais cette intrusion inattendue m'avait amené des larmes sèches et j'avais demandé à Tom de bien vouloir m'aider à retirer les valises mais, avant, donne un bon coup de chiffon dessus, ça nettoiera. Et j'ai ajouté : Tom, ce n'est pas la peine de prendre les affaires de Michel, il reste avec toi. Tom m'a regardé très fixement puis il a regardé Michel, lâchant un sourire de conspirant. Et Michel, relevant la tête, n'a pas trouvé mieux que de m'embrasser, et de dire : je savais, je savais que tu comprendrais.

Quand Michel m'a rejoint, dans cet hiver vicié qui grimait Ottawa de traits mal dégrossis, il était question, dans ma tête en tout cas, de ne rien céder à la facilité et de préserver l'intégrité de nos retrouvailles. Des longues balades dans le parc à nos parties de cartes enfumées, Michel et moi jouions aux enfants et je remuais ciel et terre pour éteindre dans le cœur de Michel toute idée de retour.

Lorsqu'il m'a d'abord dit qu'il n'envisageait pas sa vie sans Tom, j'ai pensé qu'il fabulait une histoire où j'avais encore ma place.

Lorsque je compris que ma place, comme par accident, avait été ravie, je voulus jeter un sort à Ottawa.

Qu'elle brûle, pensais-je, qu'elle brûle... et que je brûle aussi.

**AMBITION
CHOCOLATÉE
& DÉCONFITURE**

Retrouvez la couverture du prochain numéro sur

www.bleton.com/acd

et envoyez-nous vos textes !

© Ambition chocolatée et déconfiture, Lyon, 2001.

Tous droits réservés.